

## Claudel dans l'océan biblique

Gilles Marcotte

Volume 41, Number 1 (241), February 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32142ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Marcotte, G. (1999). Claudel dans l'océan biblique. *Liberté*, 41(1), 90-94.

# Lire en français

GILLES MARCOTTE

## CLAUDEL DANS L'OCÉAN BIBLIQUE

Marguerite Duras, dans la deuxième partie de sa vie, lisait régulièrement la Bible, c'est sa biographe Laure Adler qui le rapporte. Je viens de traverser un ouvrage tout à fait passionnant où l'exégète américain André LaCocque et le philosophe Paul Ricœur dissèquent, avec une science et une intelligence exceptionnelles, quelques textes de la Bible, dont La Genèse (re-commencement plutôt que commencement du monde) et Le Cantique des cantiques (écrit par une femme?)<sup>1</sup>. Naïm Kattan, rencontré l'autre jour à l'Université du Québec, où il donne des cours sur la Bible, me parlait des Psaumes et de l'impossibilité de les traduire. Monique Bosco, dans son récent *Confiteor*, parle également des Psaumes. La Bible, on la rencontre partout, dans les paysages les plus divers. Elle est, elle reste le Livre.

Chez Claudel, champion toutes catégories du commentaire biblique, elle est au centre. On vient d'entreprendre la publication de tous ses textes, déjà publiés ou inédits, sur la Bible. Dans le premier tome, qui va de 1910 à 1946, il y en a, avec les notes, surabondantes et extrêmement détaillées, pour près de deux mille pages<sup>2</sup>. C'est

---

1. Paul Ricœur, André LaCocque, *Penser la Bible*, Paris, Seuil, coll. «La couleur du temps».

2. Paul Claudel, *Le Poète et la Bible*, 1, 1910-1946, édition établie, présentée et annotée par Michel Malicet, avec la collaboration de Dominique Millet et Xavier Tilliette, Paris, Gallimard, 1998.

l'immensité du travail claudélien qui, d'évidence, frappe d'abord. Ces centaines, ces milliers de pages, Claudel les a écrites surtout à partir de 1927, soit dans quelque résidence diplomatique (notamment aux États-Unis), soit, durant la guerre, dans son château de Brangues, après avoir bâti une œuvre de poète, d'essayiste et de dramaturge de très grandes dimensions. Il possède le texte biblique sur le bout des doigts, il le convoque avec une liberté, une familiarité inouïes, il passe sans coup férir d'un livre à l'autre, de l'Ancien au Nouveau Testament et vice versa, les citations jaillissent sous sa plume dans un véritable feu d'artifice. Il le « mange », comme il est dit dans l'Apocalypse, il le broie, il le mastique, il en fait sa propre substance. Précisons que, dans ce domaine comme dans les autres, Claudel n'est pas un personnage commode. Il voue aux gémonies l'exégèse moderne, scientifique, représentée par la grande École de Jérusalem, mais il ne s'en prend pas avec moins de férocité à la façon doucereuse, convenue, dont la culture dévote traite le texte biblique. Sa méthode à lui, si tant est qu'on puisse parler de méthode, est d'un poète — un très grand poète, faut-il le dire ? — qui a lu les Pères de l'Église et qui, selon les principes de l'analogie universelle, voit partout des « allusions » (« tout est allusion », écrit-il), et par exemple n'hésite pas à appliquer directement le langage comminatoire de l'Apocalypse au monde moderne. « Pour la première fois dans le monde, s'exclame-t-il avec terreur, il n'y a plus de Dieu ! »

Cela dit, ma foi, question bête, est-ce lisible ?

J'avais lu dans ma pieuse jeunesse quelques-uns des livres de Claudel sur la Bible, *Un poète regarde la Croix* — dont j'avais surtout retenu une ode superbe aux instruments de l'orchestre ! —, *La Rose et le Rosaire, Seigneur, apprenez-nous à prier*. J'en avais conservé, dois-je le dire, un souvenir un peu flou, et je n'avais pas osé y retourner, comme je l'ai fait plusieurs fois pour *Connaissance de l'est*

et tant d'autres textes souverains, même pour le *Journal*, mélange percutant de souvenirs, d'observations diverses, de brefs commentaires bibliques, d'essais poétiques, un des journaux intimes les plus vrais, les moins apprêtés qui existent, où j'ai passé pas mal de temps ces dernières années. Cette fois, attiré par la mer de mots, j'ai décidé de plonger dans le commentaire biblique, de risquer. Je sors de l'aventure un peu épuisé, avec l'impression d'avoir échappé de justesse à une sorte de naufrage.

Claudiel a du génie, c'est incontestable. Un effarant génie, sous lequel il lui arrive parfois de ployer. Le génie ne garantit pas la réussite, peut-être même la rend-il plus difficile, plus aléatoire. Il ne préserve pas non plus contre les foucades, les contre-vérités, et il y a beaucoup d'énormités dans les commentaires bibliques de Claudiel. Celui qu'un journal italien appelait le « gorillo cattolico » (cité par Claudiel lui-même dans son *Journal*!) tient la plume plus souvent qu'à son tour, vitupérant le monde actuel et les incroyants en tas, déclarant que la théorie de l'évolution est discréditée, sans oublier les inévitables injures à Renan, à Anatole France, aux protestants, des accès de conservatisme consternants. (Est-ce que le génie ne serait pas naturellement, paradoxalement conservateur?... ) Il faut donc, pour lire ces grands textes, se barder contre sa propre impatience. Peut-être aussi faut-il se garder de tout lire, ligne après ligne, chapitre après chapitre. C'est le conseil que je me suis donné, une centaine de pages après avoir commencé ma lecture, et que j'ai fidèlement suivi.

J'ai fait des prélèvements, ici et là. J'ai parcouru plus facilement ce qui s'écrivait en forme de dialogue (avec sa fille) ou de lettre (à une amie américaine), que ce qui s'énonçait *ex cathedra*, sur le mode puissamment affirmatif. J'ai été emporté par des envolées splendides, où la passion totalisante, cosmique de Claudiel se donne libre cours dans une prose qui respire à grands poumons. Sur

la passion du Christ, il y a de belles pages émues. J'ai ri, aussi parfois, car la fantaisie comique de Claudel — entre le comique et le cosmique, chez lui, la distance n'est pas grande —, fait dans le texte des irrptions bienvenues, notamment lorsque l'auteur se met dans la peau des méchants, Judas et quelques autres. Je note, quelque part, une digression épatante, dirait Claudel, sur le chef d'orchestre. Mais le mot digression ne convient peut-être pas ; le nombre des digressions est si grand, dans ces commentaires, qu'ils deviennent souvent l'objet principal. « C'est tout à fait comme ça, ma fille, que ton vieux papa écrit maintenant, *alla buona*, sans se relire, sans réfléchir, et en flanquant de grands carrés de papier dans une caisse au fur qu'il les a noircis. En avant par-dessus les cadavres ! »

Je me suis arrêté, également, à des passages plus humbles, plus tranquilles où, délaissant la trompette du Jugement dernier, le bonhomme Claudel — pardonnez-moi cette familiarité déplacée — évoque une saison, un paysage, un moment privilégié. Ceci par exemple, qui lui est inspiré par une sculpture de sa sœur Camille, et que je lis à la page 1310 : « *Il y a en moi une certaine volonté de me rétrécir, d'échapper à la divagation, de serrer sur moi mon identité (c'est à peu près le mot latin coarctor). Bien sûr que ce n'est pas le désespoir, mais il est doux d'être débarrassé de l'espérance, de s'être retiré au dedans, de coïncider par toute la surface de son être avec le présent. Et si j'ai fait le mal, du moins je ne tiens plus à aucune opinion de moi-même, et pour le tort fait à Dieu en même temps qu'au prochain, c'est l'affaire au dehors de ce déluge inconsolable : Je suis atterri dans le néant, dans une espèce de considération amère et tranquille.* »

Ce Claudel-là, retiré en lui-même, dans la grisaille de lui-même, me donne le courage de poursuivre ma lecture, d'accueillir les grands paquets de mots qu'il tire de sa lecture biblique. Il m'aide à prendre mes distances devant ce qu'il écrit, à le lire vraiment comme lui-même lit la Bible, en prenant mon bien où je le trouve, en toute

liberté. Orthodoxe, Claudel, farouchement catholique? Lisez la préface de Michel Malicet. Il reconstruit, sur pièces, avec l'aide de la psychanalyse, une « rêverie » claudélienne de la Bible qui aurait sans doute déplu profondément au poète, et qui n'a, avec la stricte rigueur du dogme catholique, que des rapports incertains. Quand la grande machine claudélienne se met en marche, on ne sait jamais quels chemins elle va prendre, où elle s'arrêtera. C'est à vos risques et périls que vous entrez là-dedans.